



**ROYAL
DE LUXE** NANTES

LIMERICK / Septembre 2014

La famine de 1845

Mon cœur s'était renfermé sur lui-même comme une pierre.
J'aurais pu plonger mes doigts la saisir pour écraser la tête du policier,
qui forçait ma famille à quitter la maison.

Ils étaient une dizaine, armés, contre mon père, ma mère,
ma sœur et moi alors âgé de 16 ans.
Depuis deux ans, le malheur avait infecté la terre irlandaise,
Et semblait se régaler de nos souffrances.

Nous étions en 1845,
deux ans plus tôt nous cultivions nos champs
mais nous n'avions droit de ne consommer que les pommes de terre
le reste des cultures étant exporté chez nos voisins anglais.

Je me souviens du jour où mon père retournant la terre
vit les pommes de terre s'éclater comme les pieds d'un nouveau né
qu'on écrase d'un coup de marteau.

Affolé il creusa le champ ici ou là
et comme perdu, il fut pris de terribles convulsions,
se précipitant d'un lieu à l'autre avant de s'arrêter, épuisé,
Le souffle en palpitations plus terribles qu'une antilope
venant d'échapper à la poursuite d'une lionne.

Il regardait debout, les jambes fragiles, un paysage de petits pieds broyés.
Je compris alors, à son regard, qu'une incroyable malédiction venait de s'abattre.
Le mildiou !

La terreur se propagea dans toute l'Irlande,
et nous fûmes alors, je dois le dire, traités comme des rats.
Des rats que l'on jette à la mer,

une ruche de chiens perdus sur les chemins enfouis,
que nos genoux raidis par la fatigue abandonnaient en route.

Les carcasses affamées jonchaient les fosses,
que certains avalaient, rendus fous par la faim du désespoir.

Je me souviens encore du jour où la police est venue nous expulser,
en 1845, devant ma famille, que mon père ulcéré, protestant à propos de sa fidélité
envers les landlords eut soudainement le crâne fracassé par un gourdin.

Voyant cela je me jetai sur l'assassin et perdit conscience immédiatement,
certainement traité de la même façon.

Bref je ne revis jamais ni ma sœur, ni ma mère
et me trouvai au milieu d'autres compatriotes
à construire les green roads.
Simplement j'étais aux travaux forcés et construisait des routes inutiles
dans la nature, destinées à marcher vers nulle part
puisque l'une n'étant pas finie, nous en démarrions une autre :
Une façon supplémentaire d'être inutile; aucune n'ayant de but
et ne reliant aucune autre, c'était ça les greens roads.

Un matin circula un journal entre les détenus.
Il s'agissait de la grande revue anglaise nommée "Punch".
Elle disait simplement que les pauvres d'Irlande
étaient eux-mêmes le mildiou de leur propre terre et le malheur des Saxons.

Ces propos ne pouvaient ni meurtrir, ni fleurir, en nous une quelconque réaction.
Mais à cette époque nous apprîmes une grande joie irlandaise
soufflée par les états d'Amérique.

En 1845, dans le port de Cork,
alors que les mouettes semblaient aussi tristes que nos âmes perdues,
apparurent les pavillons de deux navires :
le Jamestown et le Macedonian, arrivant des Amériques,
ils apportaient des tonnes de nourriture aux affamés d'Irlande.
Et l'on assista à cet incroyable miracle sur les quais du port de la ville :
le déchargement des vivres et nourritures des deux navires américains,
applaudis par les mains des irlandais
d'où semblaient sortir des goélands pleins de mystères ;
alors que tout près on apercevait le chargement des récoltes irlandaises de céréales
sur des navires anglais sous la protection de soldats en armes.
Le contraste saisissant fut un début d'incendie et d'espoir pour les irlandais

vides de pommes de terre.

Quelques années plus tard, je fis un rêve incroyable
qui me projeta dans le futur :

J'étais en 2014, mort depuis bien longtemps,
Ce jour-là, il pleuvait des pommes de terre,
comme les gens se précipitaient pour les ramasser,
bien sûr, ils en recevaient plein la tête.
Alors ils protégeaient les enfants,
mais tous ceux qui voulaient traverser la rue avaient mal au crâne.
Les services de la météo, affolés, ne savaient plus comment informer les gens.
Car s'il pleuvait des pommes de terre sur le Munster,
on annonçait des orages de carottes à Dublin
et des pluies torrentielles de concombres à Cork.
C'était sans compter sur l'arrivée d'une marée de spaghettis
qui flottaient dans la baie de Dundalk.
A Belfast, dans les voitures, les essuies glaces chassaient des ondées de petits pois.
Mais à force ça rendait la chaussée glissante
et il y avait des accidents.
Les pompiers avaient chaussé des crampons d'alpiniste,
mais quand il aperçut les grêlons de gigots de mouton de deux livres
s'approcher de la ville, le gouvernement fit appel à l'armée.
Elle déclara le pays zone sinistrée.
Bruxelles envoya des hélicoptères pour aider les copains européens d'Irlande,
mais penses-tu ?...
quand ils s'aperçurent que des quartiers de bœuf
étaient prévus pour la semaine prochaine :
C'était trop demander.
Bien sur il y avait des accalmies et pendant ce temps on balayait les rues,
on réparait le toit des maisons où on soignait les blessés.

Quoiqu'il en soit, l'Irlande s'enfuira toujours dans un jardin plein d'herbe,
de chevaux, de falaises éternelles,
de cœurs bouleversés et saura chanter ensemble !

Musique

**© Jean-Luc Courcoult, auteur / metteur en scène de la compagnie de théâtre de
rue Royal de Luxe**